



HAL
open science

Le pèlerinage des indiens tojolabal (Chiapas-Mexique) à San Mateo Ixtatan (Guatemala), rite agricole et relations interethniques

Carine Chavarochette

► **To cite this version:**

Carine Chavarochette. Le pèlerinage des indiens tojolabal (Chiapas-Mexique) à San Mateo Ixtatan (Guatemala), rite agricole et relations interethniques. Cahiers des Amériques Latines, 2004, 44 (44), p.23-39. halshs-00584346

HAL Id: halshs-00584346

<https://shs.hal.science/halshs-00584346>

Submitted on 13 May 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE PELERINAGE DES INDIENS TOJOLABAL
(CHIAPAS-MEXIQUE) À SAN MATEO
IXTATAN (GUATEMALA)
RITE AGRICOLE ET RELATIONS
INTERETHNIQUES

CARINE CHAVAROCLETTE*

UNE ENQUÊTE DE TERRAIN CONSACRÉE AUX POPULATIONS frontalières du Mexique et du Guatemala, nous a amené à participer à un pèlerinage indien transfrontalier associé à un rite agraire. La région frontalière du sud-est mexicain (état du Chiapas) et du nord-ouest guatémaltèque (département de Huehuetenango) comprend à la fois des populations indiennes mayas et des populations métisses (descendants d'Indiens et d'Européens). Différents groupes ethniques mayas sont représentés dans cette zone frontalière au Chiapas, ce sont essentiellement les Tzeltal, les Tzotzil ou encore les Tojolabal. Au Guatemala ce sont les Mam, les Kanjobal, les Jacaltèc mais aussi les Chuj.

Les Indiens tojolabal vivent actuellement au Mexique dans le département frontalier de Comitán au Chiapas, principalement dans le municipe¹ de Las Margaritas, bien que certains groupes de populations soient dispersés dans les municipes voisins de Altamirano, Comitán, La Independencia et La Trinitaria. Selon leur tradition orale, ils n'ont pas toujours habité les terres mexicaines. Ils seraient natifs de la région montagneuse des Cuchumatanes, au Guatemala.

Les Chuj sont originaires du village de San Mateo Ixtatan dans les Cuchumatanes. Il existe de ce fait une étroite relation entre les deux communautés. Les Tojolabal semblent avoir été présents sur le territoire chiapanèque, lors de la Conquête espagnole, mais les limites de leur territoire n'ont cessé de fluctuer au cours de l'époque coloniale. Les travaux des archéologues ont démontré qu'à la différence des Tzeltal et des Tzotzil, les Tojolabal ne sont pas originaires des terres chiapanèques mais des hautes terres guatémaltèques, en territoire chuj. L'identité

*Université Paris VII (cchavarochette@hotmail.com)

ethnique étant orientée vers le passé ainsi que Barth l'a montré², celle des Tojolabal s'appuie sur le territoire guatémaltèque.

À l'époque coloniale, ces différents groupes ethniques mayas (que nous définissons comme frontaliers aujourd'hui) n'étaient pas séparés par une frontière politique. Leur territoire était géré par la même autorité coloniale mise en place par les Espagnols : l'Audience du Guatemala. C'est ainsi que la région du Chiapas n'a pas été administrée par la Nouvelle-Espagne, c'est-à-dire le Mexique actuel, mais par le Guatemala. Lors de l'indépendance des anciennes colonies en 1810, le territoire chiapanèque est peu à peu rattaché politiquement au nouvel État mexicain, pour être définitivement annexé en 1824. Cependant, de 1824 à 1882, les gouvernements mexicains et guatémaltèque ne réussissaient pas à établir une frontière entre leurs deux pays. Les deux traités de 1882 et 1895 instituaient une frontière géométrique, artificielle. Les populations locales séparées par la limite internationale ont poursuivi leurs activités sans que cette frontière n'influe toutefois sur leur mode de vie. La réalité politique n'a pas affecté tout d'abord les populations concernées par ce tracé. Les Tojolabal et les Chuj vivent dès lors dans deux territoires distincts, dans deux états différents, et deviennent des populations frontalières.

Au Mexique et plus particulièrement au Chiapas, la culture tojolabal revêt moins d'importance que celle des tzeltal ou des tzotzil. Ces deux derniers groupes linguistiques sont considérés comme autochtones à la différence du groupe tojolabal. Leurs traditions ont été mises ou remises en valeur, notamment par l'intermédiaire de l'Institut National Indigéniste. Dès 1951, lorsque cet organisme (créé en 1948) décide d'implanter son premier centre régional³ à San Cristobal de Las Casas au Chiapas, le nom retenu est celui de « Centre coordinateur tzeltal-tzotzil ». Cette appellation témoigne que les Tojolabal et leur culture n'ont pas été pris en compte de la même façon par les autorités politiques du Mexique. Par ailleurs, la majorité des travaux anthropologiques sur le Chiapas concernent les zones de peuplement tzeltal et tzotzil, tandis que très peu de chercheurs mexicains ou étrangers se sont intéressés à l'histoire et à la culture tojolabal. Dans le cadre de la signature du traité de libre-échange entre le Canada, les États-Unis et le Mexique (TLC ou ALENA), le gouvernement mexicain a voulu renforcer l'identité nationale (menacée par l'invasion économique et culturelle du géant du nord) en valorisant le patrimoine culturel des populations indiennes. « Les visées modernistes du Mexique impliquent une reformulation de l'identité nationale sur la base d'un patrimoine indien réaffirmé. » (Ariel de Vidas, 1994:379). Contrairement au travail que l'INI a engagé dès lors auprès de villages tzeltal ou tzotzil pour valoriser leur culture, les communautés tojolabal une nouvelle fois, n'ont pas eu les mêmes possibilités de revalorisation ou de promotion de leur patrimoine culturel.

Les pèlerins de La Trinitaria (anciennement Zapaluta) sont considérés par les Tojolabal comme des Métis, descendants de Tzeltal (qui occupaient ces terres pendant une partie de la colonisation espagnole) et d'Espagnols. Cette région comportait à l'époque coloniale une mosaïque ethnique, tzeltal, tojolabal, tzotzil, etc. Les Métis de La Trinitaria s'unissent aux Tojolabal par une identité commune, ce sont de petits paysans travaillant la

terre et la gérant de façon communautaire, c'est-à-dire des *ejidatarios*. De fait, leurs ancêtres ont été eux aussi sous le joug des grands propriétaires terriens (Mexicains ou Allemands). Il faut souligner qu'au cours du pèlerinage la présence des Métis de Comitán – définis par les autres pèlerins comme des citadins, des gens de la ville ne possédant pas à proprement parler de racines tzeltal – est seulement tolérée, ceux-ci étant mal perçus par le reste du groupe. En effet, les pèlerins tojolabal et ceux habitant La Trinitaria, veulent à la fois se démarquer des grands propriétaires terriens, mais aussi de ceux qui sont partis travailler dans les villes. Les Tzeltal aujourd'hui n'habitent plus les terres de La Trinitaria ni même celles qui sont proches de la ville de Comitán, mais la région nommée *Los Altos de Chiapas* (à l'ouest de La Trinitaria).

Les pèlerins ponctuent leur discours identitaire de : « Nous sommes des paysans pauvres, avec peu de ressources économiques⁴ ». Ce qui témoigne de la frontière sociale, les groupes sociaux existent parce qu'ils sont en relation constante avec les autres groupes. Les pèlerins tojolabal se revendiquent cultivateurs par rapport aux propriétaires terriens *ladinos* ou aux Tojolabal partis travailler en ville.

L'ethnicité est ce qui caractérise un groupe ethnique et elle n'apparaît que dans des situations de relations. L'ethnicité tojolabal est étudiée ici d'après la relation que ce groupe entretient avec les Chuj et les Métis de La Trinitaria au travers d'un pèlerinage. Traditionnellement ethnicité et enracinement dans un sol sont liés. Or, dans cette étude, le rapport au sol qui s'exprime par le rite agricole correspond à une migration, à une traversée d'espaces, par opposition à la délimitation d'un lieu résidentiel symbole d'identité.

L'ethnie est un système de classement et d'identification par les siens et par les autres. À l'époque coloniale, les différentes sociétés indiennes n'ont cessé de communiquer et il semblerait que les Chuj étaient en relation pour le commerce du sel avec les Tojolabal mais aussi avec les autres ethnies chiapanèques. De ce fait, leurs relations ne cessant d'exister, leurs frontières n'ont cessé d'évoluer au gré des situations interethniques.

Comme le souligne Danièle Dehouve (2003:195), l'État se fonde sur le territoire et il est « un territoire avec un gouvernement ». Par conséquent, la communauté indienne qui est en interaction constante avec l'État et le politique définit non seulement son territoire par rapport aux groupes de parenté, mais aussi par rapport aux autres modes d'organisation sociale tels que ceux qui sont liés aux divisions politico-administratives (municipes, états ou encore régions). Le territoire et par là même ses divisions politico-administratives ou ses limites de propriété agraire est régi par le mode d'organisation sociale indienne, de même que le groupe de parenté. Toutefois, les divisions territoriales ou politico-administratives comme les municipes ne reflètent pas forcément les frontières ethniques. Les Chuj par exemple se situent dans trois municipes différents au Guatemala. Nous utilisons le terme frontière telle que Barth l'a défini, décrivant un espace modulable et perméable.

Nous nous interrogerons sur la manière dont s'affirme l'ethnicité des Tojolabal. Après avoir abordé la définition du territoire tojolabal, entre le territoire mythique et le territoire vécu, il s'agira de montrer comment le

groupe ethnique tojolabal se construit sur la base des échanges qu'il élabore au cours du pèlerinage. Quand les pèlerins se définissent-ils tojolabal, dans quel contexte? Par qui sont-ils nommés tojolabal? Enfin, nous tenterons de montrer comment les tojolabal mais aussi les habitants métis de La Trinitaria construisent leur identité. Comment les acteurs de ce pèlerinage négocient-ils leur identité en traversant une frontière politique instituée par le pouvoir? Comment le pèlerinage peut créer ou abolir des frontières? Enfin, comment la migration peut-elle devenir facteur d'identité ethnique?

LE TERRITOIRE TOJOLABAL

Avant la Conquête espagnole

Le pèlerinage des Tojolabal au Guatemala n'est pas seulement lié à un rite agricole destiné à obtenir une pluie abondante et suffisante sur les terres récemment ensemencées. La vénération singulière de saint Matthieu met en relief la migration de ce peuple au Mexique. En effet, selon la tradition orale de cette communauté, leurs ancêtres n'ont pas toujours habité les terres chiapanèques. Ils auraient quitté San Mateo Ixtatan en se dirigeant vers l'ouest, pour atteindre l'actuel Mexique. Les travaux des linguistes, des ethnologues et des archéologues (Schuman, Ruz, Navarrete) corroborent cette migration. Ce mouvement de population reste cependant difficile à dater⁵. Par ailleurs, les deux langues témoignent de racines communes.

De fait, les pèlerins effectuent le même chemin qu'aurait emprunté Saint Matthieu, ils suivent ses traces. À travers le mythe et ses migrations, le groupe tente de reconstituer sa fondation historique, mais aussi de s'insérer dans la société actuelle chiapanèque et mexicaine.

Pour tous les Tojolabal interrogés en 2000 et 2001, l'origine historique et géographique des Tojolabal est bien liée à la région de San Mateo Ixtatan, qu'ils participent ou non à la *romeria*.

Les Tojolabal auraient migré des terres de San Mateo Ixtatan à celles de la région de Zapaluta avant de se diriger vers les terres fertiles de Balun Canan (aujourd'hui Comitán), terres qu'ils occupaient à l'arrivée des Espagnols. La conquête de la région du Chiapas et celle des Cuchumatanes au Guatemala par Pedro de Alvarado se sont réalisées entre 1524 à 1530. Mario Ruz (1992) a montré que de nombreux tojolabal se sont déplacés peu à peu, tout au long de la colonisation, de la périphérie de la ville de Comitán aux villages voisins, avant d'atteindre la zone occupée par les grandes propriétés terriennes (correspondant entre autre au municipe actuel de Las Margaritas). Dans un premier temps, l'avancée des conquistadors puis celles des missionnaires et enfin des groupes voisins (indiens et métis) ont poussé les Tojolabal à se réfugier dans des régions plus difficiles d'accès, aux terres peu fertiles. Puis dans un second temps, l'implantation des grands domaines espagnols et métis et la récupération de la démographie indienne ont accentué la pression sur la terre. Les *finqueros* avaient besoin de main-d'œuvre bon marché et de terrains,

tandis que les communautés indiennes s'opposaient soit entre elles, soit aux mêmes *finqueros* quant à l'accès à la terre. Petit à petit, de nombreux Tojolabal sont devenus *peones* dans les *fincas*⁶ d'élevage. L'identité actuelle des descendants de ce groupe de tojolabal a donc été recréée à l'intérieur même des *fincas*, tandis que les descendants de ceux restés à Comitan ont subi davantage les influences culturelles métisses et espagnoles.

De l'Indépendance à la Révolution mexicaine, les *ejidos* : une identité mexicaine

Au XIX^e siècle, les gouvernements successifs tentent de diviser les propriétés collectives indiennes ou de limiter leur formation. À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, dans la région de Comitan, les Tojolabal perdent leurs anciennes possessions et deviennent des *baldíos*, c'est-à-dire des paysans sans terre, assujettis aux grands propriétaires. Un phénomène similaire se met en place dans la région des Cuchumatanes.

Le parcours emprunté par les pèlerins met en relief le système de propriété agraire de leur région, c'est-à-dire celui des anciennes *fincas* (lieux d'asservissement pour leurs ancêtres et de spoliation terrienne), mais aussi des grands domaines⁷ qui demeurent encore de nos jours. La mémoire historique des tojolabal se fonde sur un passé prestigieux mais aussi sur celle de la domination et de la souffrance (système des *fincas*) partagée avec les habitants de La Trinitaria. Le trajet emprunte par ailleurs les terres travaillées et gérées de façon communautaire, représentées à travers le système mexicain des *ejidos*. La reconstruction identitaire des Tojolabal transparait donc à travers ce pèlerinage.

En 1856, les lois de démembrement suppriment la propriété communale. Les terres indiennes sont ainsi réparties en propriété privée. La révolution mexicaine (1910-1920), quant à elle, rétablit la propriété collective sous la forme de l'*ejido*. Après la révolution mexicaine, les *mazos colonos*⁸ reçurent des hectares de terre sous la forme de l'*ejido*⁹ ; ils construisirent alors ce qu'ils nomment leur *colonia*, c'est-à-dire leur village, leur maison, et cultivèrent les terres pour leur propre compte et non plus pour un *finquero*¹⁰. Toutefois, il faut noter que l'application de la réforme agraire au Chiapas est restée très limitée. En effet, les grandes familles de propriétaires terriens, composées de Mexicains ou d'étrangers qui avaient depuis la colonisation l'habitude de disposer de vastes étendues, se sont opposées à la nouvelle politique instaurée par la Révolution mexicaine. Le monde des latifundios a perduré jusqu'au mouvement zapatiste, voire dans certains cas perdure toujours.

Nous disposons de témoignages différents, les uns affirmant que la tradition des pèlerinages existait à l'époque des *fincas*, les autres à l'inverse, attestant que cette coutume est réapparue, ou apparue, à la fin du monde des *finqueros*, au moment de la Révolution mexicaine. C'est à cette même époque de changement politique et social, vers 1920, que des Tojolabal de la communauté voisine de Yolnab seraient venus rendre visite à ceux de Veracruz (municipe de Las Margaritas), en disant qu'ils devaient reprendre les pèlerinages. Mais les personnes interrogées ne disent pas si c'est à la suite d'une sécheresse qu'ils entendirent parler de la

pedida de lluvia à San Mateo Ixtatan, ou si cette visite correspond au besoin de la réaffirmation de l'identité et de la culture tojolabal, ou tout simplement à la nouvelle construction sociale. En effet, les Tojolabal, asservis depuis plusieurs générations, se trouvent alors en crise identitaire et sociale. Ils doivent apprendre par eux-mêmes à gérer la terre de façon communautaire, et la gestion politique de la communauté doit se mettre en place rapidement. Le pèlerinage, jalonnant un ancien territoire jugé historiquement politique, est sans doute le facteur, l'outil, leur permettant cette nécessaire reconstruction identitaire et sociale. Les Tojolabal accompagnés des paysans de La Trinitaria répondent au changement politique et à l'instauration des *ejidos* par un pèlerinage.

« PEDIR LA LLUVIA » OU DEMANDER LA PLUIE

Rite agricole et échange avec les paysans de La Trinitaria

Dupront (1987:61) a signalé que les rites agricoles sont des phénomènes que l'on rencontre dans la plupart des civilisations. Chaque année¹¹, le second vendredi après le mercredi des Cendres, des groupes d'hommes¹² de différents villages tojolabal du municipe de Las Margaritas rejoignent le village métis de La Trinitaria (distant de plusieurs dizaines de kilomètres), afin de se rendre tous ensemble, à pied, au village de San Mateo Ixtatan au Guatemala voisin (distant d'une centaine de kilomètres¹³), peuplé majoritairement par l'ethnie chuj.

Cet acte religieux appartient aux différents rites agricoles dits d'origine préhispanique, toujours présents au Mexique et en Amérique centrale, mais qui ont toutefois subi les diverses influences de la colonisation espagnole et du christianisme. Ces croyances méso-américaines relatives aux grottes ou aux points cardinaux se retrouvent chez différentes communautés indiennes (Albores et Broda:1995). La grotte pour les Nahuas du Mexique est le lieu où est né l'homme. Pour de nombreux Indiens, ce lieu correspond à « l'infra monde », mais aussi, à l'intérieur de la terre où se trouvent les grains de maïs nécessaires aux semailles, et par conséquent à la pérennité du groupe. La pratique symbolique consistant à « demander la pluie » n'est pas l'apanage des Tojolabal: les Nahuas de l'état mexicain du Guerrero se rendent eux aussi chaque année en pèlerinage pour demander que la pluie tombe sur leurs cultures. La « *pedida de lluvia* » ou « *petición de lluvia* » se retrouve donc dans différentes régions indiennes du Mexique. Le cérémonial est entendu comme un axe symbolique permettant l'identité communautaire et ethnique.

Les cultes rendus au sommet des montagnes et des volcans, comme ceux destinés au volcan Popocatepet¹⁴ (proche de la ville de Mexico) se pratiquent souvent au Mexique. Les paysans méso-américains associent souvent une pluie abondante sur leurs semailles à une montagne et à la divinité qu'elle renferme. Ces élévations géographiques sont perçues comme lieu mythique des origines, pouvant engendrer les pluies et les rivières, mais aussi la nourriture, les lignages humains ou encore le feu des ambitions politiques.

La colonisation et plus spécifiquement l'évangélisation catholique des régions indiennes mexicaines ont eu pour conséquence directe la nécessité de superposer les « *pedidas de lluvia* » et les fêtes importantes de la religion catholique. Pour les communautés indiennes, il s'agissait de s'approprier un saint du calendrier, ou plus exactement sa date, pour pouvoir continuer d'effectuer les rituels nécessaires à la survie de la communauté. C'est pourquoi, chez les Yaquis, les Tarahumaras et les Huicholes du Mexique, la date de la semaine sainte correspond à celle du calendrier traditionnel des rituels agricoles.

Les paysans tojolabal doivent tous les ans apporter des offrandes, vénérer différents lieux (grottes, montagnes sacrées, ruines préhispanique, etc.), avant de prier et d'offrir de multiples présents à San Mateo, au village du même nom. Les rites liés à ce pèlerinage doivent permettre à ces communautés paysannes qui viennent de semer du maïs, d'obtenir une pluie abondante sur leurs terres cultivées au Chiapas, une pluie sans grêle ni tempête. En effet, san Mateo ou saint Matthieu est associé au dieu de la pluie, ou du moins à la divinité possédant les réservoirs d'eau. Néanmoins à San Mateo Ixtatan, saint Matthieu est célébré le jour de sa fête, le 21 septembre, date de la fête patronale du village. Le pèlerinage des Tojolabal n'est donc pas associé à la fête du saint mais à la période du Carême.

Parcours et mythe

Le parcours des pèlerins relève en fait du mythe : il doit être celui suivi par san Mateo, lorsqu'il a, en des temps immémoriaux, quitté le Chiapas pour se diriger vers le Guatemala. Par ailleurs, une légende évoque une dispute entre les Chuj et les Tojolabal, quant au contrôle du territoire et des mines de sel, qui aurait poussé ces derniers à quitter leur terre.

Les responsables de la confrérie¹⁵ de La Trinitaria sont considérés par les autorités religieuses tojolabal comme possédant des pouvoirs supérieurs aux leurs. Antonio G. Hernandez (2000:246) a aussi montré que les *principales* de La Trinitaria ont conseillé aux Tojolabal de participer aux pèlerinages afin de s'accorder les faveurs de Dieu. Il poursuit en disant que c'est à l'époque de la création des premiers *ejidos* que les autorités de Zapaluta ont demandé aux villageois de participer activement aux pèlerinages.

Le pèlerinage débute par la veillée organisée par les membres de la confrérie de La Trinitaria, le jeudi soir. Les Tojolabal et les habitants métis de La Trinitaria (non-pèlerins compris) se regroupent dans la maison du responsable de la *junta*. La nuit est dédiée aux prières, aux chants, au partage de nourriture et d'alcool, car la relation par l'échange est très importante chez les Indiens. Tojolabal et Métis appartiendraient donc à une même communauté de croyants et de paysans.

À l'aube, les pèlerins quittent la maison du responsable religieux de La Trinitaria et se mettent en route. À la fin de la première journée de marche, la frontière guatémaltèque est toute proche. Le second jour du pèlerinage, les pèlerins honorent une grotte, celle de san Miguel (saint-Michel) – saint dont les pouvoirs sur l'eau et la pluie surpassent ceux de san Mateo –, puis

une source d'eau, avant de passer le poste frontalier et de rejoindre le premier village étape chuj. Le troisième jour, l'ascension de la montagne sacrée débute, deux autres sources sont vénérées, ainsi que des ruines préhispaniques. Au départ de la montée, chaque pèlerin se retrouve seul face à lui-même, et doit se surpasser en ayant à porter ses offrandes destinées au saint et ses affaires personnelles. Le quatrième jour marque l'arrivée des pèlerins à San Mateo Ixtatan. Le cinquième jour est dédié à la visite d'autres ruines préhispaniques et de mines de sel; chaque personne devant se procurer du sel noir et du sel blanc utilisés ensuite lors des prières ou des rites de guérison. Le sixième jour est celui du retour au Mexique.

Ces actes perçus comme des croyances préhispaniques, proprement indiennes reflètent l'identité ethnique des pèlerins. Les rites chrétiens ne concernent pas des divinités naturelles. Vénérer une source d'eau, une montagne, c'est d'une part attester l'existence d'un lien avec le lieu et d'autre part, affirmer sa différence avec les croyances catholiques. Honorer des ruines préhispaniques c'est exprimer la part de son identité non espagnole mais aussi reconnaître le prestige de ses ancêtres indiens en valorisant ce patrimoine culturel. Les pèlerins honorent un dieu de la pluie, il est aussi important pour eux de vénérer des sources d'eau, considérées comme l'essence même de la vie.

Le retour s'effectuait auparavant à pied en deux jours. Maintenant, les pèlerins voyagent en camion jusqu'à la frontière, puis empruntent les bus jusqu'à leur communauté. L'un des actes fondamentaux pour les pèlerins est d'effectuer à pied le trajet les menant au village de San Mateo Ixtatan. Le retour dans leur communauté au Mexique ne nécessitant pas un nouvel effort physique, il leur est possible d'emprunter un transport collectif. Pour les Indiens, le patrimoine culturel est sans cesse en cours de transformation. C'est pourquoi, pour un second groupe de pèlerins, la notion de modernité passe par l'adaptation du pèlerinage à la société dite moderne, c'est-à-dire par l'utilisation d'un transport à moteur. Ce changement de pratique rituelle montre l'adaptation contemporaine du pèlerinage, qui pour certains tojolabal doit être « traditionnel » à pied, et pour d'autres est effectué dans une perspective « moderne » et prestigieuse. L'utilisation du bus ou de la voiture est une manière d'afficher ses ressources économiques.

Contrairement aux habitants de La Trinitaria, certains Tojolabal retournent à San Mateo Ixtatan le 21 septembre, profitant de la célébration de la fête patronale pour remercier le saint des récoltes de maïs obtenues. « On demande la pluie, si nous ne faisons pas la *romería*, il ne pleut pas et nous ne pouvons pas semer. Nous mourrons de faim¹⁶. »

La relation à la religion catholique

Les plus vieux pèlerins nous disent que lorsqu'ils étaient enfants, seules les grottes, les ruines préhispaniques, les sources d'eau ou encore les montagnes étaient vénérées au cours du pèlerinage. Ce sont les autorités catholiques qui leur ont demandé de vénérer l'image de saint Matthieu. Toutefois, les pèlerins d'aujourd'hui n'apportent avec eux aucune représentation du saint. Seules les églises guatémaltèques visitées possèdent une statue de san Mateo.

La figure du prêtre catholique est absente de ce pèlerinage. Seul le prêtre du village de San Mateo Ixtatan, les années passées, célébrait une messe en l'honneur des pèlerins et bénissait les cierges et le sel qu'ils devaient rapporter chez eux. Au Mexique comme au Guatemala, les pèlerins prient dans des églises sans clergé. Ces nombreux villages indiens n'ont plus de prêtres à demeure. Depuis plusieurs années, les offices religieux ne sont plus assurés qu'une à deux fois par mois, un même curé devant gérer seul plus de dix églises. En outre, l'absence physique des autorités catholiques est liée aussi au désintérêt qu'elles montrent pour des rites souvent jugés païens. Les prêtres connaissent l'existence de ces pratiques et de ces croyances, mais préfèrent les ignorer.

Les villages tojolabal où la présence des *catequistas*¹⁷ ou catéchistes s'est imposée ne participent plus à la *romeria*. Le travail des catéchistes a tenté d'extirper toute foi jugée non conforme au dogme catholique (foi en l'esprit des lieux, grottes, montagnes ou encore sources d'eau, en l'animal totem propre à chaque individu...). Les croyances jugées païennes sont relativement tolérées, mais les catéchistes demandent aux villageois de ne plus les pratiquer. Quant aux communautés tojolabal qui se sont converties au protestantisme évangélique (adventistes, pentecôtistes, etc.), leurs nouvelles autorités ecclésiastiques leur ont exigé d'ôter de leur mémoire la pensée même d'un dieu de la pluie.

LES RELATIONS INTERETHNIQUES

Les pèlerins tojolabal et métis

Il existe deux niveaux de relations interethniques au cours du pèlerinage, à l'intérieur et à l'extérieur du groupe formé par les pèlerins. Il y a tout d'abord la relation existante entre les Tojolabal du municipio de Las Margaritas et les habitants du village de La Trinitaria ; puis celle qui met en contact les pèlerins et les Chuj. En effet, comme nous l'avons déjà souligné, les Tojolabal ne peuvent se rendre au Guatemala sans l'aide des autorités religieuses traditionnelles métisses de ce village, qui vont elles aussi en pèlerinage à San Mateo Ixtatan pour obtenir suffisamment de pluie pour leurs cultures.

Puisque les membres d'une confrérie sont associés entre eux par des relations de coopération agricole (terres communales, entraides pour les travaux agricoles, etc.), les Tojolabal ne cherchent pas à s'associer aux membres de la confrérie de La Trinitaria. Ils affirment ainsi que leurs ancêtres ont pu travailler ces terres (et par conséquent avoir des relations avec les ancêtres des habitants de La Trinitaria), et cela parce que Tojolabal et Métis ont parfois été victimes de l'assujettissement du même *finquero* ou de sa famille.

Dans le passé, les habitants de La Trinitaria parlaient le tzeltal. Puis seuls les membres de la confrérie religieuse, l'ont utilisée, avant que l'usage de cette langue ne devienne exclusivement celui du prier, don Teodoro.

Le prier de langue tzeltal est le guide, celui qui connaît à la fois le chemin qui doit être emprunté et les prières nécessaires. Il est par ailleurs

l'intermédiaire entre les Tojolabal et les Chuj de San Mateo Ixtatan. Pour différents Tojolabal interrogés, ceux qui ne parlent pas leur langue s'expriment forcément en tzeltal, comme les autorités religieuses de La Trinitaria. Par conséquent, ils associent le dialecte des Chuj du Guatemala au tzeltal.

Les Tojolabal ont besoin d'un intermédiaire parlant le tzeltal pour se rendre en pèlerinage à San Mateo Ixtatan. À l'heure actuelle, les Tojolabal peuvent eux aussi s'exprimer en espagnol, et à l'inverse du tojolabal, la langue tzeltal n'est pas proche du chuj. Ce n'est donc pas pour cette raison qu'ils ont recours aux habitants de La Trinitaria. Les habitants de La Trinitaria pouvaient avoir plus de facilités pour passer la frontière. En tant que frontaliers, ils ne devaient fournir aucun passeport pour se rendre dans le pays voisin. Un passe de soixante-douze heures aujourd'hui leur permet de voyager entre les deux états sans devoir présenter un autre papier migratoire. Ce document est réservé aux habitants mexicains et guatémaltèques des municipes frontaliers.

Les Tojolabal empruntant le territoire tzeltal pour se rendre au Guatemala ont l'obligation d'être accompagné par les descendants des tzeltal. Les Tojolabal eux-mêmes ne peuvent pas expliquer clairement pourquoi ils doivent impérativement recourir aux habitants de La Trinitaria. Ils affirment souvent que seul le prier de ce village connaît le chemin à parcourir et les lieux où ils doivent se recueillir, et qu'ils se perdraient dans les montagnes guatémaltèques sans l'aide de don Teodoro.

Pour Walter Randolph Adams (1988), les Tojolabal ont besoin d'un prier tzeltal parce que leur système de charges ne dispose pas d'*alcaldes* ou de *regidores*¹⁸, les fonctions d'encadrement religieux sont inexistantes. Le système de charges de La Trinitaria présente par ailleurs le double avantage de combiner celui des Zinacantèques¹⁹ (Mexique) et celui des Guatémaltèques. Cette position d'intermédiaire, d'entre deux, peut expliquer que les Tojolabal recourent aux Tzeltal. Ce phénomène rejoint l'hypothèse selon laquelle les Tzeltal seraient pour eux un intermédiaire de prestige (comme les Nahuas pour d'autres groupes indiens mexicains) pouvant donner un certain poids, les Tzeltal étant mieux reconnus au Mexique, notamment par les autorités politiques de ce pays.

Il se révèle que le lien entre le descendant des autochtones et la terre est très fort. « L'existence de ce lien explique que les descendants des autochtones aient le pouvoir d'accomplir les fonctions et les rites qui concernent la terre : eux seuls peuvent²⁰ ... », c'est le cas de don Teodoro. Les Tzeltal sont considérés par les Tojolabal comme les descendants des autochtones²¹. Leur présence serait de ce fait nécessaire dans les lieux sacrés, tandis que les Tojolabal, non originaires des terres chiapanèques, ne pourraient que se rendre au Guatemala en territoire chuj pour rechercher leurs origines. Les Tojolabal doivent traverser les terres des descendants des Tzeltal. Ils ont donc recours à ces autochtones pour pouvoir emprunter ces chemins. Ce phénomène témoigne une fois de plus de leur migration sur les terres chiapanèques.

Les groupes ethniques se construisent dans les échanges et les relations. Les groupes ethniques sont donc des constructions conjoncturelles qu'il faut replacer dans un contexte politique ou encore économique, en perpétuel mouvement.

Cet acte symbolique qu'est la vénération du territoire met en relief des origines, des racines ancrées dans un territoire distinct, un autre pays, une autre nation.

Les actions humaines paraissent avoir un impact sur les changements climatiques. Marcher se révèle être un compromis avec les divinités, il faut se rendre de l'autre côté. Pour réussir, le pèlerin doit vaincre les difficultés de l'espace cosmique et géographique, mais aussi se combattre soi-même à chaque instant. Le pèlerin est d'une part comme l'a défini Danièle Hervieu-Léger une figure typique du religieux en mouvement, représentant les parcours spirituels individuels (trajectoire d'identification religieuse, la *pedida de lluvia* se confond avec les motivations personnelles – envie de se surpasser ou remerciement d'une grâce obtenue), et d'autre part, il correspond à une forme de sociabilité religieuse établie sur la mobilité et l'association temporaire des Tojolabal et des habitants métis de La Trinitaria. Le pèlerin est un migrant, il vit une expérience migratoire, tout comme les Chiapanèques de plus en plus nombreux se rendant aux États-Unis.

Les pèlerins tojolabal se définissent tojolabal dans le contexte du pèlerinage. Leur identité ethnique dépassant les frontières nationales, ils s'affirment tojolabal avant de se sentir mexicain.

Une même prière en langue tzeltal est récitée tout au long de la *romeria* par le prier (métis) de La Trinitaria, seul habilité à effectuer ce rite²². Certains lieux de méditation des pèlerins correspondent à ceux des habitants chuj.

Ces lieux de recueillement indiqués par le prier jalonnent le territoire et le délimitent. Les responsables religieux tojolabal et ceux de La Trinitaria sont présents à ses côtés, mais ces derniers ne connaissent pas cette prière, c'est-à-dire qu'ils ne pourraient la réciter seuls. Il est important d'interpeller les esprits des lieux en langue vernaculaire. En effet, selon une croyance partagée par les pèlerins, les divinités de la montagne ne comprennent pas l'espagnol.

Une fois de plus, les Tojolabal se posent, se situent en êtres inférieurs par rapport aux Tzeltal ou aux Métis. Selon eux, les divinités des montagnes, des sources d'eau, des grottes vénérées tout au long du pèlerinage ne comprennent pas la langue tojolabal ou du moins préfèrent être intercédées en langue tzeltal. De plus, les Tojolabal n'ont pas recours aux Tzeltal des villages de *Los Altos de Chiapas* mais aux Métis, descendants de Tzeltal, cultivant les terres de la région frontalière au Guatemala. Ce choix de la localisation du départ du pèlerinage serait d'autant plus essentiel si l'on considère (voir notamment, Lenkendorf, 1994) que les Tojolabal ont pu habiter, avant la Conquête espagnole, ces terres aujourd'hui frontalières de la région de La Trinitaria.

Pèlerins et Chuj

Les pèlerins des municipes de Las Margaritas et de La Trinitaria n'ont quasiment aucun contact avec les Chuj qu'ils rencontrent sur leur parcours. De Gracias a Dios à San Mateo Ixtatan, la relation interethnique à l'extérieur du groupe se limite à une relation commerciale, lors de l'achat de vivres ou de cierges. Déjà liée au commerce du sel à l'époque coloniale,

la relation avec les Chuj semble être avant tout commerciale. Lorsque les pèlerins arrivent dans les communautés guatémaltèques, seuls les enfants partent à leur rencontre, attirés par le son des tambours et de la flûte. Don Teodoro s'entretient rapidement avec un représentant de l'autorité du village. Mais leur échange s'arrête à la demande d'autorisation pour dormir sur un terrain en limite du village ou dans le salon communal. Enfin, à San Mateo Ixtatan, la relation consiste à obtenir des responsables des bâtiments de la maison paroissiale, l'autorisation de passer la nuit dans ceux-ci pour une somme de cinq quetzals²³ par personne.

L'échange entre les deux communautés a pu se limiter au droit à payer pour pouvoir entrer dans les mines de sel²⁴, puis à l'achat d'eau et de sel bénits, de cierges jaunes vendus dans toutes les échoppes de San Mateo Ixtatan. Les pèlerins doivent les ramener théoriquement consacrés aux membres de leur communauté restés au Mexique. Une fois de plus, cette relation interethnique se limite à une relation commerciale.

Hormis ces brefs contacts, le groupe entre peu en relation avec les populations locales. Les sentiers empruntés sont souvent éloignés de toute habitation et les pèlerins semblent vouloir éviter toute rencontre physique avec les habitants des zones traversées. Pourtant aujourd'hui, la langue n'est plus un barrage, les Chuj comme les Tojolabal parlent l'espagnol. Toutefois, cette langue ne s'avère pas être la langue utilisée lors des rituels. L'espagnol ne devient pas un moyen de communication, mais au contraire se révèle être un obstacle à toute forme de relation. Seules les langues vernaculaires sont autorisées comme langage du rite.

Tojolabal et Chuj

Comme le souligne le responsable de la *romeria* pour les communautés tojolabal les plus traditionnelles: « Les Guatémaltèques nous reçoivent bien, quand vous leur demandez des *tortillas* ou la permission de stationner le camion, il n'y a pas de problème²⁵. » Ce Tojolabal n'utilise pas le nom de la communauté (chuj) mais celui de la nationalité pour définir l'autre. Un autre poursuit: « Les Guatémaltèques sont sympathiques avec nous, bien que vous ne les compreniez pas, car ils parlent le tzeltal²⁶. » L'autre est associé une fois de plus au tzeltal.

Certains Tojolabal, généralement ceux qui appartiennent aux villages, ne participent plus physiquement au pèlerinage, mais versent seulement aux participants des autres villages tojolabal une contribution financière; le Guatemala et plus particulièrement le territoire chuj représente pour eux une inconnue effrayante²⁷. À l'inverse, l'influence et l'attraction que ce pays a pu exercer sur le Chiapas semblent persister chez certaines personnes âgées.

Le pèlerinage permet aux Tojolabal de vénérer un territoire qui n'est plus le leur, en limitant les relations avec ses occupants et ceux qui le contrôlent. Les Tojolabal demeurent ainsi dans l'espace du mythe. Il s'agit pour eux de réoccuper un territoire que leurs ancêtres auraient possédé. Il est alors nécessaire de suivre rigoureusement les lieux frontières de l'ancien territoire. La *romeria* destinée à mettre en valeur les rapports historiques existant entre les Chuj et les Tojolabal renforce davantage les liens entre les Métis descendants de tzeltal de La Trinitaria

et les Tojolabal du municipe de Las Margaritas, que ceux entre les Chuj et les Tojolabal.

La *romeria* se poursuit au village, où tous les membres qui n'ont pu se rendre au Guatemala participent à la même dévotion envers saint Matthieu. Les prolongements et les usages sociaux de la réactivation du rituel sont nombreux. Les prolongements se perçoivent lorsque les cierges bénits ramenés du village de San Mateo Ixtatan sont allumés en l'honneur du saint. Les prières qui lui sont adressées dépassent le strict cadre de la *pedida de lluvia*. En effet, san Mateo est invoqué pour la guérison des hommes, mais aussi pour celle des animaux, ou encore pour des demandes plus personnelles. Lors du retour des pèlerins tojolabal dans leur communauté, le rituel est réactivé comme restructuration nécessaire de la société tojolabal à l'intérieur du Chiapas. Il en est de même à l'intérieur du groupe des pèlerins de La Trinitaria, qui utilisent alors le fait pèlerin comme un moyen de s'identifier et de se démarquer en tant qu'agriculteur, en opposition à ceux qui sont partis travailler à la ville voisine de Comitán ou aux États-Unis.

CONCLUSION

Les différentes croix associées à des tas de pierres et à des branches de pins disposés tout le long du trajet emprunté par les pèlerins, dessinent les contours du territoire mythique des Tojolabal, mais aussi les territoires actuels des populations autochtones. À travers la construction religieuse du territoire s'effectue la construction des frontières du groupe. L'accomplissement des différents rites religieux témoigne de l'occupation politique mythique du territoire. Jalonner le territoire mythique pour les Tojolabal, c'est projeter dans cet espace géographique leur construction historique. La dimension temporelle est totalement abolie par les pèlerins. Le pèlerinage leur permet de savoir d'où viennent leurs ancêtres, où se situent leurs racines.

Cette pratique religieuse met en relation deux communautés qui ont cohabité et partagé le même territoire il y a deux mille ans et qui aujourd'hui possèdent la même croyance en une divinité apportant la pluie. Barth a démontré que les frontières ethniques persistent en dépit du flux de personnes qui les traversent. Ainsi, la *romeria* n'efface pas la frontière ethnique existant entre les Chuj et les Tojolabal. Il a aussi démontré que les relations – souvent d'importance vitale – étaient maintenues à travers ces frontières ethniques. De fait, la frontière ethnique n'empêche pas les Tojolabal d'effectuer un pèlerinage en territoire chuj. Les Chuj tolèrent le passage des pèlerins tojolabal sur leur territoire et définissent les pèlerins comme des Tojolabal, ils ne distinguent pas les Métis de La Trinitaria des Tojolabal.

Aujourd'hui, ce pèlerinage correspond également au moment où des Tojolabal acculturés, c'est-à-dire ne parlant plus la langue, rencontrent ceux qui s'expriment toujours en langue vernaculaire. La reconstruction identitaire des Tojolabal (qui ont été pendant des décennies assujettis au travail forcé dans les plantations) se réalise alors au travers de la

construction religieuse du territoire, mis en relief par le pèlerinage. Les frontières du groupe sont ainsi affirmées.

Les pèlerinages liés au calendrier agraire ont de tout temps existé en Méso-Amérique, mais la particularité du pèlerinage des paysans tojolabal réside dans le fait de superposer un rite agraire et la vénération d'une migration mythique, fondant l'identité de ce groupe pèlerin. Comme le signalait A. Dupront (1987), le pèlerinage est mémoire, le pèlerin doit retrouver les traces « historiques » du fondateur de la religion ou du culte, que la mémoire collective a besoin de vénérer. Les Tojolabal veulent, en suivant les traces de saint Matthieu, retrouver le lieu mythique de l'origine du groupe.

Les Tojolabal cherchent par le pèlerinage à affirmer leurs liens culturels et historiques avec les Chuj. Cependant, cet acte religieux ne se limite pas à la recherche de racines. Il semble aller plus loin en mettant en avant la vénération de la migration du groupe. Le chemin parcouru à l'envers mettrait davantage en relief le phénomène migratoire que les liens historiques avec les Chuj. L'identité des Tojolabal se fonde sur une migration. L'ethnicité s'affirme par le phénomène migratoire et par une déterritorialisation de l'espace. Les Tojolabal assumeront ainsi leur différence par rapport aux autres communautés indiennes chiapanèques, considérées comme autochtones. En revalorisant leur identité ethnique basée sur leur migration au Chiapas, ils affirment, en ayant recours aux habitants métis de La Trinitaria, leur identité frontalière et dans une moindre mesure chiapanèque.

L'identité ethnique n'est pas ici basée sur la délimitation d'un territoire figé. La construction identitaire des Tojolabal ne fixe pas son origine sur un territoire mais au contraire, leur rapport au sol est lié à une migration, à une traversée d'espaces différents.

La *romeria* renforce l'identité ethnique des Tojolabal. L'identité ethnique des Tojolabal est revendiquée sur la base de la migration. C'est la migration des Tojolabal au Mexique qui est à l'origine de leur identité ethnique. Qui sont les Tojolabal? Les Tojolabal sont un groupe maya proche des Chuj, originaires du Guatemala, qui ont immigré sur les terres des Tzeltal et qui sont aujourd'hui chiapanèques et Mexicains.

Notes

- 1 Unité administrative.
- 2 Poutignat citant Barth:12.
- 3 Ce centre offre aux Indiens une assistance juridique et médicale et favorise la promotion de l'enseignement bilingue.
- 4 Enquête de terrain 2001.
- 5 Les Tojolabal auraient quitté San Mateo Ixtatan au III^e siècle de notre ère.
- 6 La *finca* est une grande propriété de plantation ou d'élevage, dont le propriétaire est non indien. La *finca*, proche de l'hacienda coloniale, apparaît essentiellement au XIX^e siècle au Chiapas, époque où les Tojolabal vont se voir dépossédés de leurs dernières terres par les grands propriétaires terriens.
- 7 Possessions de grandes familles de propriétaires terriens.
- 8 Un *mozo colono* est un résidant permanent sur un grand domaine à qui le propriétaire attribue une petite parcelle pour la subsistance de la famille en contrepartie d'une certaine quantité de travail.

- 9 Forme de propriété de la terre, communale, apparue à la suite de la révolution mexicaine. Un processus juridique permet aux membres masculins essentiellement, aux chefs de famille d'un village ou d'un hameau d'obtenir un certain nombre d'hectares de terres en usufruit inaliénable. Ces dernières sont ensuite réparties équitablement entre eux, et chaque individu reçoit une parcelle à cultiver devant assurer la survie de sa famille.
- 10 Patron d'une *finca*.
- 11 Les sources historiques et ethnologiques signalent l'existence d'un pèlerinage au début du xx^e siècle, mais ne peuvent affirmer si celui-ci se déroulait auparavant.
- 12 Depuis quelques années seulement, des femmes participent au pèlerinage.
- 13 À quatre jours de marche.
- 14 cf. Albores et Broda:1995.
- 15 Groupe de dévotion.
- 16 Un pèlerin tojolabal: *Se pide la lluvia, si no hacemos la romeria no llueve y no podemos sembrar. Moriremos de hambre.*
- 17 Formés par les autorités ecclésiastiques dans les années 60-70, les *catequistas* ont participé à l'évangélisation des communautés indiennes mexicaines et plus particulièrement chiapanèques.
- 18 Termes désignant des fonctions d'encadrement religieux.
- 19 Du village tzotzil de Zinacantan au Chiapas.
- 20 Vincent, 1995:18.
- 21 Les Tzeltal sont toujours nombreux au Chiapas, mais leurs villages se situent à plusieurs dizaines de kilomètres de La Trinitaria, dans une région nommée: *Los Altos de Chiapas*.
- 22 Il ne possède pas toutefois de charge de commandement proprement dite, à l'intérieur de la confrérie.
- 23 Environ un euro.
- 24 L'acte de visiter les mines de sel est une obligation religieuse pour les pèlerins mexicains.
- 25 *Los guatemaltecos nos reciben bien, cuando piden tortillas o la permisión de dejar el coche, no hay problema.*
- 26 *Los guatemaltecos eran simpáticos con nosotros, aunque no se entendían, pues hablaban el tzeltal.*
- 27 Pendant la guerre civile guatémaltèque, les pèlerins mexicains se sont déplacés exceptionnellement en transport public, empruntant un tout autre chemin. Le seul arrêt qu'ils ont pu faire au Guatemala a été celui du village de San Mateo Ixtatan.

Bibliographie

- Adams, W. R., 1988, « Religious practices of southeastern Chiapas and tzeltal-tojolabal interaction », dans Lyle Campbell, *The linguistics of southeast Chiapas, México*, Provo. UTAH, Papers of the new archaeological Foundation, n° 51, p. 183-198.
- Albores, B. et J. Broda (coord.), 1995, *Graniceros. Cosmovision y meteorología indígenas de Mesoamérica*, Mexico, El Colegio Mexiquense, UNAM.
- Ariel de Vidas, A., 1994, « Identité de l'Autre, identité pour l'Autre: la gestion du patrimoine culturel indien dans le nord-est du Mexique », dans *Cahiers des Sciences Humaines*, 30 (3), Paris, p. 373-389
- Dehouve, D., 2003, *La géopolitique des Indiens du Mexique. Du local au global*, Paris, CNRS Éditions.
- Dupront, A., 1987, *Du Sacré, croisades et pèlerinages, images et langages*, Paris, Gallimard.

- Gomez, Hernandez A., 2000, « El encuentro de los padres eternos: la romeria a la santisima Trinidad en Zapaluta », dans *Anuario de Estudios Indigenas*, VIII, Mexique, IEL.
- Garma, Navarro C. ; Shadow R. (coord.), 1994, *Las peregrinaciones religiosas: una aproximacion*, Mexico, UAM
- Hervieu-Léger, D., 1999, *Le pèlerin et le converti. La religion en mouvement*, Paris, Flammarion.
- Lenkendorf, G., 1998, « Resistencia a la conquista espanola en los Altos de Chiapas », dans *Chiapas los rumbos de otra historia*, Juan Pedro Viqueira y Mario Humberto Ruz (editores), Mexico, CIESAS-CEMCA.
- Navarrete, C., 1982, « Las rutas de comunicacion prehispanica en los altos Cuchumatanes. Un proyecto arqueologico y etnohistorico », dans Mario Humberto Ruz, *Los Legitimos Hombres*, vol. II, Mexico, UNAM, CEM, pp. 75-87
- Poutignat, P. et J., Streiff-Fenart, 1995, *Théorie de l'ethnicité*, Paris, PUF.
- Ruz, M. H. et J.-P. Viqueira, 1998, *Chiapas los rumbos de otra historia*, Mexico, CIESAS-CEMCA.
- Ruz, M. H., 1992, *Savia india, floración ladina. Apuntes para una historia de las fincas comitecas (siglos XVIII y XIX)*, Mexico, CONACULTA.
- Ruz, M. H., 1981, *Los Legitimos Hombres. Aproximacion antropologica al grupo tojolabal*, vol. I, Mexico, UNAM, CEM.
- Schumann, O., 1982, « La relacion linguistica chuj-tojolabal », dans Mario Humberto Ruz, *Los Legitimos Hombres*, vol. II, Mexico, UNAM, CEM, p. 129-169.
- Vincent, J-F. ; D. Dory et R. Verdier (sous la dir. de), 1995, *La construction religieuse du territoire*, Paris, L'Harmattan.

RÉSUMÉ – RESUMEN – ABSTRACT

Cet article analyse un pèlerinage transfrontalier, effectué annuellement par des populations mayas tojolabal du Mexique au Guatemala. Au-delà de la vénération d'un dieu de la pluie et d'un rite agricole nécessaire à la survie de ces populations d'agriculteurs, ce groupe construit ou plutôt reconstruit son identité sur la base de la migration. Ces pèlerins s'associent temporairement à un autre groupe d'agriculteurs métis avant de rentrer en contact avec un autre groupe maya guatémaltèque, les Chuj. Le parcours effectué et la vénération symbolique du territoire permettent aux Tojolabal de mettre en relief leurs origines mythiques guatémaltèques tout en affirmant leur identité actuelle frontalière, chiapanèque et dans une moindre mesure mexicaine.

Esta comunicación analiza una peregrinación transfronterizada, que hacen cada año las poblaciones mayas tojolabal de México hasta Guatemala. No se trata solamente de una petición de lluvia o de un ritual agrícola de poblaciones campesinas sino de la construcción y reconstrucción de su identidad ligada a su migración. Estos

peregrinos se asocian temporalmente a un otro grupo de cultivadores mestizos antes de relacionarse con un grupo maya guatemalteco, los chujes. El recorrido elegido y la veneración simbólica del territorio permiten a los tojolabales poner de relieve sus orígenes míticos guatemaltecos, afirmando también su identidad actual fronteriza, chiapaneca y mexicana.

This article analyzes a transborder pilgrimage, annually carried out by Tojolabal Maya populations of Mexico to Guatemala. Beyond the veneration of a god of the rain and an agricultural rite necessary to the survival of these populations of farmers, this group built or rather rebuilt its identity on the basis of migration. These pilgrims join temporarily another group of metis farmers before returning in contact with another Guatemalan Maya group, the Chuj. The course carried out and the veneration symbolic system of the territory make it possible for Tojolabal to highlight their Guatemalan mythical origins while affirming their current frontier identity, « chiapaneca » and to a lesser extent Mexican.

Mots clés : Mexique, Guatemala, frontière, Mayas, pèlerinage, identité

Keywords : Mexico, Guatemala, border, Mayas, pilgrimage, identity

Palabras claves : México, Guatemala, frontera, Mayas, peregrinación, identidad